

Philosophe

Claude Lefort



Il était l'une des figures les plus marquantes de la philosophie politique en France. Toute son oeuvre est une ample tentative de penser la démocratie en tenant compte des catastrophes du siècle passé. Un siècle qui avait, selon Claude Lefort, inventé une forme monstrueuse toujours susceptible de revenir, une fois créée : le totalitarisme. Le philosophe est mort, à 86 ans, à Paris, d'un cancer du pancréas.



Claude Lefort, en 2009.
 STÉPHANE LAVOUÉ/MYOP POUR " LE MONDE "

La politique avait été, chez lui, une passion précoce. Dans son milieu familial d'abord. Sa mère, Rosette Cohen, dessinatrice de mode, élève seule ses enfants Bernard et Claude. Le frère aîné, d'opinion " sociale-réformiste ", exerce une influence décisive sur son cadet, qu'il emmène aux manifestations du Front populaire. Tôt sensibilisé, dira-t-il plus tard, à la justice sociale et à une méfiance à l'égard du capitalisme, qu'il n'assimilera jamais à l'avancée démocratique. Longtemps rétif à l'anecdote, Claude Lefort se laissait plus volontiers aller, à la fin de sa vie, à des retours sur son passé de petit Parisien écartelé entre plusieurs milieux sociaux.

C'est au lycée Carnot, dans le 17^e arrondissement de Paris, que se produit, pendant l'année scolaire 1941-1942, une rencontre décisive avec un professeur de philosophie du nom de Maurice Merleau-Ponty. Pour Claude Lefort, il sera un mentor. Il suggère à son élève que l'opinion que celui-ci développe sur le Parti communiste est proche de celle des trotskistes.

En 1943, Claude Lefort crée, au sein de la khâgne du lycée Henri-IV, un groupe trotskiste clandestin. Après la guerre, c'est encore Merleau-Ponty, soucieux de promouvoir des interprétations diversifiées du marxisme, qui le pousse à contribuer aux *Temps modernes*. Claude Lefort y signe des articles jusqu'en 1953. Dès 1945, il critique ceux des marxistes français qui se contentent d'expliquer le fascisme par l'action du " grand capital ".

L'idée selon laquelle le marxisme réduit à un déterminisme est inopérant pour penser la bureaucratie, qu'on n'appelle pas encore totalitarisme, se profile déjà.

La révélation, en 1949, de la réalité des camps par un ex-fonctionnaire soviétique passé à l'Ouest, Victor Kravtchenko, précipite la rupture de Lefort avec un Sartre qui, en 1952, s'est aligné sur les positions du PCF. Le sort du simple " trimeur " du goulag touche Claude Lefort comme le touchera celui de Soljenitsyne, qu'il défendra dans *Un homme en trop* (Seuil, 1976) contre ceux qui trouvent l'écrivain russe un peu trop nationaliste.

Homme de rupture, Claude Lefort excelle à se retrouver à intervalles réguliers en porte-à-faux avec son environnement. Fermement partisan de la décolonisation, il refuse pourtant de signer le " Manifeste des 121 ", publié le 6 septembre 1960, pour le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. Le caractère prétotalitaire qu'il soupçonne dans le FLN et l'impitoyable liquidation des " messalistes " par la fédération FLN de France inspirent ces réserves.

Totalitarisme et démocratie

Son engagement passe essentiellement à travers les revues et les groupes politiques. Désireux de créer une tendance au sein du trotskisme, il rencontre alors Cornelius Castoriadis (1922-1997), économiste, philosophe et psychanalyste d'origine grecque, dont le propos à la fois révolutionnaire et antitotalitaire le séduit. Critiques à l'égard du trotskisme qui peine à comprendre la nature bureaucratique de l'URSS, où les dirigeants " *prennent la place des patrons privés cependant que la situation réelle du travailleur reste inchangée* ", Castoriadis et Lefort forment ainsi avec quelques camarades le groupe Socialisme ou barbarie (1948-1967), qui publie une revue du même nom de 1949 à 1965, ainsi qu'un mensuel, *Pouvoir ouvrier*, de 1959 à 1963. Les grands thèmes : la critique du stalinisme, avec ou sans Staline, et l'élaboration d'un socialisme autogestionnaire où la production est soumise à la gestion ouvrière.

Si la cohésion du groupe est effective à propos de la guerre d'Algérie, de la déstalinisation, de la Pologne ou de la Hongrie, Claude Lefort s'en détache par " *petites scissions successives* ". Il n'adhère pas à la volonté de transformer le groupe en organisation révolutionnaire. Las des débats et des anathèmes, il le quitte pour fonder Information et luttes ouvrières (ILO), groupuscule qui cherche à donner la parole aux travailleurs et à faciliter la mise en commun des luttes autonomes dans les entreprises. Claude Lefort a en quelque sorte retourné la critique de la bureaucratie soviétique contre Socialisme ou barbarie. C'est donc une nouvelle fois le temps de la rupture. Avec le marxisme et l'idée même de la révolution, et avec cette idée qu'il faut faire table rase du passé.

Le temps présent ne cesse pourtant de mettre la pensée de Claude Lefort en mouvement. L'insurrection de Budapest, en 1956, sera déterminante pour l'élaboration de sa critique de " *la logique totalitaire* " et pour le développement de ce qu'il nomme " *l'inventivité démocratique* ". La tentative d'émancipation des conseils ouvriers hongrois marque, selon lui, " *la première grande fissure de l'édifice totalitaire* ". Un phénomène qu'il n'a cessé d'explorer, loin des habituels clichés. Pour lui, le totalitarisme, parce qu'il cherche à annuler l'essentielle division de la politique pour pénétrer jusqu'à l'intimité des citoyens, est une manifestation seconde et réactive par rapport à la démocratie, une sorte de pathologie.

Un homme de revues, donc, pas de médias. *Socialisme ou barbarie, Textures, Libre, Passé présent...* : le nombre de publications auxquelles il fut lié est impressionnant. Sans oublier sa participation active au comité éditorial du *Temps de la réflexion*, de la revue du MAUSS et de la collection " Littérature et politique ", aux éditions Belin.

Claude Lefort retrouve d'ailleurs Cornelius Castoriadis avec Edgar Morin au sein du Centre de recherche et d'études sociales et politiques (Cresp) afin de travailler la question du politique loin du structuralisme dominant. Et c'est avec ses deux amis qu'il vit et décrit les événements de Mai 68, ce " *moment extraordinaire de création collective* " où il lui apparaît que, pour la première fois, " *des gens pouvaient lutter sans être hantés par l'idée d'abattre le pouvoir* " (*La Brèche*, Fayard, 1968).

Machiavel, compagnon d'une vie

Un grand théoricien politique de la Renaissance, Machiavel, sera le " *compagnon de - SA - vie* ", disait-il avec un sourire. De sa thèse sous la direction de Raymond Aron, dont il suit le séminaire jusqu'en 1967, est tiré *Le Travail de l'oeuvre, Machiavel* (Gallimard, 1972), ouvrage majeur qui entend retrouver au coeur de la pensée de l'auteur du *Prince* une conviction républicaine profonde et même l'" *anticipation formidable* " de la capacité d'une société " à désobéir ", à mille lieues du cynisme dont on affuble le Florentin.

D'autres jalons de l'histoire et de la philosophie politique feront l'objet de sa redécouverte : Etienne de La Boétie (XVIe siècle), Alexis de Tocqueville et Edgard Quinet (XIXe), etc.

Au tournant des années 1970-1980, la pensée de Claude Lefort vibre au diapason du basculement antitotalitaire des intellectuels. Le laboratoire où s'opère ce tournant est celui de la revue *Libre*, où Marcel Gauchet, que Lefort a connu quand il était chargé d'enseignement à l'université de Caen (1966-1971), fait ses premières armes avant de s'éloigner de lui. Lefort en rédige le manifeste collectif, repris dans le précieux recueil de ses écrits *Le Temps présent* (Belin, 2007), qui s'en prend au structuralisme ainsi qu'à l'althussérisme, mais aussi aux théories de Gilles Deleuze et de Michel Foucault sur le pouvoir.

Dans les années 1980, Claude Lefort se fait véhément et se rapproche de la CFDT, qui témoigne un soutien sans faille au syndicat polonais Solidarnosc. Il affine sa pensée de la démocratie, conçue comme " *lieu vide du pouvoir* ", et parachève sa réflexion sur les droits de l'homme, qu'il considère comme une authentique politique - de la décomposition du totalitarisme à l'Est à l'émergence de l'islamisme, et à l'hommage à l'écrivain Salman Rushdie. Il signera notamment une très belle méditation sur le communisme, *La Complication* (Fayard, 1999), loin de sa réduction au " *passé d'une illusion* ", comme disait l'historien François Furet.

Inlassable observateur de la vie politique, française et internationale, il sentit encore récemment passer le souffle de l'histoire avec l'élection de Barack Obama et la réussite relative mais réelle du président Lula. " *La conjoncture ne laisse guère de repos* ", écrivait Claude Lefort dans *L'Invention démocratique* (Fayard, 1981). Rien ne peut mieux correspondre à cet infatigable penseur de l'événement qui vécut sur la brèche du temps présent.

Nicolas Truong et Nicolas Weill

21 avril 1924

Naissance à Paris

1943

Adhère au mouvement trotskiste

1949

Agrégation de philosophie

1949-1958

Participation au groupe et à la revue " Socialisme ou barbarie "

1976 à 1990

Directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales

1972

" Le Travail de l'oeuvre, Machiavel " (Gallimard)

1981

" L'Invention démocratique " (Fayard)

2007

" Le Temps présent. Ecrits 1945-2005 " (Belin)

3 octobre 2010

Mort à Paris

© Le Monde

[◀ article précédent](#)

Riccardo Muti annule des concerts à...

[article suivant ▶](#)

" La force, la confiance en soi,...